

Thomas Deltombe :

**« La “nouvelle laïcité” est une arme d’exclusion
raciste, autoritaire et rétrograde. »**

Entretien autour de *L’islam imaginaire*

« Islam ». Avec ou sans majuscule, selon qu’il désigne la civilisation ou la religion, le mot provoque généralement un sursaut de méfiance, voire de peur. Et il en va de même pour le champ sémantique dont il est l’épicentre : les substantifs ou adjectifs « arabe », « islamique », « islamisme », « musulman », à force de flou et d’ignorance dans leur utilisation, en semblent devenus les inextricables synonymes. Pourtant, l’association systématique de ces termes avec une kyrielle d’images entachées de négativité n’est pas un processus traditionnel, encore moins naturel, de la pensée occidentale. En France plus particulièrement, ce réflexe participe d’une construction mentale qui doit beaucoup à un battage médiatique orchestré depuis le milieu des années 70. C’est en tout cas ce que s’est attaché à démontrer, arsenal de citations à l’appui, le journaliste et historien Thomas Deltombe dans une étude publiée en 2005, *L’islam imaginaire*.

Passionnante, salubre et d’une grande lisibilité – car exposée avec un didactisme dénué de tout jargon –, cette médiologie serrée couvre trois décennies d’emphase télévisuelle, de jugements approximatifs, de statistiques farfelues, d’impostures destinées à faire de l’audimat, de délires purs et simples devant comme derrière la caméra. L’énumération laisse à maints égards pantois. Deltombe retrace en effet le parcours sinueux de l’islamophobie, à travers l’examen des moments de sa cristallisation dans l’opinion, via le petit écran. La dynamique de cette passion (hélas pas uniquement française) est double, dans la mesure où elle se nourrit tant des événements ayant trait à la scène internationale ou aux relations diplomatiques, que des faits de société et de politique intérieure. Les polémiques soulevées par le port du foulard que revendiquent quelques étudiantes de Creil peuvent dès lors apparaître comme les métonymies, à dimension nationale, de la fatwa lancée contre Salman Rushdie par l’Ayatollah Khomeiny : tout cela relève d’un même effroi, provoqué par le danger des « barbus », des « extrémistes », des « terroristes », des « intolérants », des « fascistes verts », des « prophètes de la haine » et *tutti quanti*.

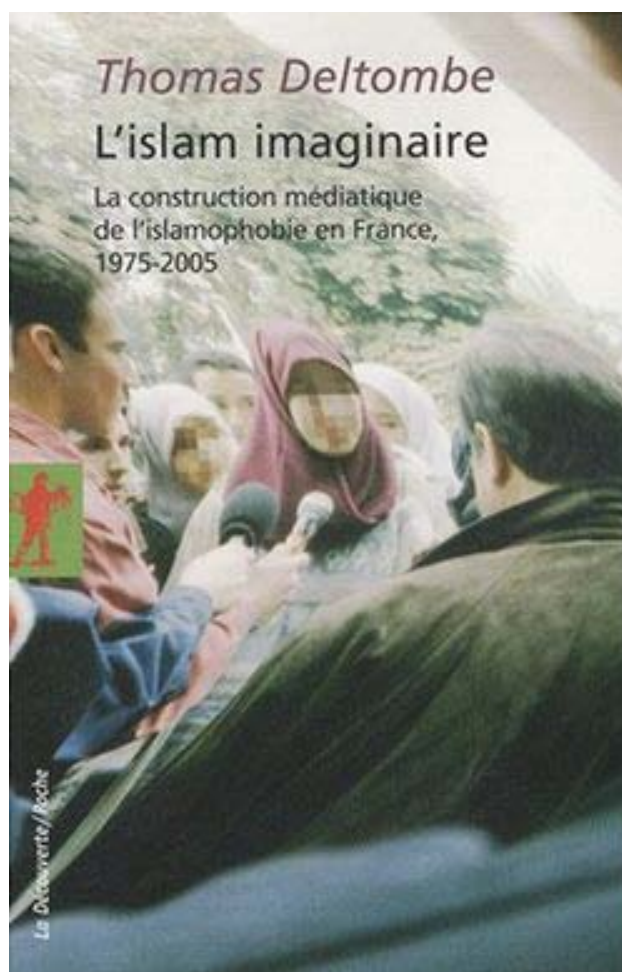
Deltombe parvient pourtant à mettre au jour à quel point la stratégie appliquée en la matière par les grands médias répond à un adage dont la déontologie nous vient tout droit d’outre-Atlantique : pour qu’un sujet soit convaincant, il s’agit de « démontrer ce que l’on cherche ». Aucun moyen n’aura été négligé dans ces séquences ou émissions à côté desquelles la fameuse fausse interview de PPDA à Fidel Castro a

des allures de blague potache. Réponses tronquées et « re-montées », méthodes d'investigation louches, manipulation de l'interlocuteur, exploitation d'acteurs en guise de témoins, recyclage d'archives prétendues actuelles, accentuation des mises en scène effrayantes : les exemples sont légion et, au-delà du fait qu'ils concernent l'islam, ils posent des questions de fond quant au rôle sociétal des médias d'information. Ne sommes-nous pas définitivement là en présence d'armes de décérébration massive ?

Il en va des faits comme des aliments, en somme : une fois mâchés, puis additionnés de salive et régurgités, ils ressortent méconnaissables de nos bouches et ne peuvent qu'inspirer le rejet. De 1975 à 2005, la télévision française, publique comme privée, mastiqua du halal pour le recracher dans l'assiette des spectateurs-consommateurs aux heures de grande écoute. Et en 2013, soit huit ans après la publication originale de cet essai, la bêtise n'a pas encore fini de repasser les plats.

Frédéric SAENEN

Thomas Deltombe, *La Construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*, La Découverte /Poche, 380 pp., 11,20 €.



www.revuejibrile.com

Entretien avec Thomas Deltombe - Page 2

Jibrile a tenu à rencontrer Thomas Deltombe, pour s'entretenir avec lui de son étude, mais surtout de ses prolongements nécessaires.

Jibrile : Pouvez-vous tout d'abord nous dire ce qui vous a amené à effectuer cette recherche et comment vous avez procédé – notamment pour le tri d'un matériau archivistique que l'on devine considérable ?

L'idée de ce travail vient de mon intérêt pour le journalisme, et de mon insatisfaction à l'égard de la façon dont est trop souvent pratiquée cette profession. Il s'agissait pour moi d'étudier comment les milieux médiatiques avaient historiquement traité cet objet que l'on appelle « l'islam ». Mon étude a consisté à me plonger dans les archives audiovisuelles françaises, conservées par l'INA, et d'en faire une recension et une analyse systématiques. Puis, dans un second temps, de contextualiser cette recherche en me penchant sur la presse écrite et sur les débats politiques. Ma démarche doit évidemment beaucoup à Edward Said, dont les ouvrages *Orientalism* et *Covering Islam* ont constitué une source d'inspiration majeure. Mon autre source d'inspiration est l'école d'analyse critique des médias qui s'est notamment constituée autour de Pierre Bourdieu dans les années 1990.

L'Islam imaginaire raconte ainsi comment le monde politico-médiatique français s'est progressivement emparé de l'objet « islam » depuis la fin des années 1970. Le titre vient du fait que cet « islam » a été largement fabriqué par les élites françaises qui se préoccupaient fort peu de ce que pouvaient en dire les gens que l'on qualifie de « musulmans » et auxquels étaient rarement donnée la parole – sauf quand, dans une logique purement coloniale, cette parole confortait le discours dominant. En d'autres termes, le traitement médiatique de l'« islam » n'a pas eu pour fonction de faire connaître et d'essayer de comprendre la religion et les sociétés musulmanes, comme on pourrait le croire à première vue, mais plutôt de faire perdurer, sous une forme renouvelée rendue plus « acceptable », le rejet d'une altérité fantasmatique et essentialisée.

Comment L'Islam imaginaire a-t-il été accueilli à sa publication, notamment par les journalistes dont vous mettez en cause, sinon l'intégrité, du moins le professionnalisme ? Êtes-vous entré en dialogue avec certains d'entre eux, notamment pour les confronter aux propos parfois aberrants qu'ils ont proférés ?

Comme la plupart des livres qui analysaient le développement de l'islamophobie – La Nouvelle islamophobie de Vincent Geisser (2003), L'Affaire du foulard islamique de Saïd Bouamama (2004), *Le Voile médiatique* de Pierre Tévanian (2005), etc. –,

- *L'Islam imaginaire* a été très largement ignoré par les « grands médias » qui étaient de surcroît au centre du propos. Les journalistes qui l'ont commenté ont en général cherché à le disqualifier en expliquant par exemple que le mot « islamophobie », qui apparaît dans le sous-titre du livre, était une aberration. Ceux qui m'invitaient sur leurs plateaux prenaient soin que ma parole soit énergiquement contredite (selon le dispositif classique qu'on appelle « objectivité journalistique » : une minute « pour », une minute « contre »). Le plus curieux était que ces journalistes me disaient bien souvent, avant d'ouvrir le micro, qu'ils étaient « 100% d'accord » avec moi. Mais ils ne l'étaient plus du tout une fois à l'antenne... Il a fallu attendre près de dix ans pour que ce qu'ils n'osaient pas dire ouvertement puisse enfin être formulé publiquement. J'en veux pour preuve l'éditorial du 28 septembre dernier du *Monde* qui découvrait que l'islamophobie n'est pas qu'un « fantasme » mais aussi une « réalité ».

Pour ce qui est d'« entrer en dialogue » avec certains journalistes : bien sûr ! La plupart des journalistes avec qui je discute de ces sujets sont d'ailleurs des gens bien intentionnés, qui veulent « bien faire ». Le problème, c'est que cette volonté de *bien faire*, parce qu'elle reste souvent coincée dans le cadre strictement moral qu'affectionnent les grands médias, les empêche trop souvent de bien *comprendre*. Il ne s'agit pas seulement de dire que « les islamistes sont dangereux » ou que « les racistes sont méchants ». À un moment donné, il n'est pas inutile d'essayer de comprendre qui sont ceux qu'on qualifie d'« islamistes » et comment fonctionne ce qu'on appelle le « racisme ». Une telle réflexion permet de comprendre comment le qualificatif « islamiste », parce qu'il est avant tout moral et sert à désigner les « méchants » musulmans qui ne sont pas « comme nous », permet parfois de développer un discours raciste sans même s'en rendre compte...

Par ailleurs, cette volonté de « bien faire », notamment chez les journalistes qui se trouvent en bas de la hiérarchie journalistique et qui sont parfois maintenus dans des situations de précarité terrible, apparaît contradictoire avec la nécessité – alimentaire – de se faire bien voir par les supérieurs hiérarchiques. Nombreux sont les jeunes journalistes qui m'ont expliqué comment leur travail était refusé ou caviardé quand, revenant d'un reportage « en banlieue » ou « dans le monde musulman », ils s'éloignaient des clichés habituels : la femme voilée « soumise », le barbu tenant un « double discours », le militant-associatif-laïque « courageux », etc. Cette logique morale, qui cherche à identifier le « bien » et le « mal » et à en faire des modèles ou des repoussoirs, empêche de saisir les logiques sociales à l'œuvre derrière ce jeu de rôle factice et infantilisant.

Depuis 2005, le concept de « laïcité », dont vous esquissiez déjà l'importance, s'est considérablement durci en France. D'idéal politique de vie en société, il semble s'être mué en modèle idéologique défensif. Le discours islamophobe est pour beaucoup dans cette évolution...

La « laïcité » est revenue dans le débat public français dans les années 1980, après les manifestations de la droite en défense de l'« école libre » (catholique). à la fin des années 1980, alors qu'elle avait abandonné toute ambition socio-économique pour se rallier au programme néolibéral, la gauche de gouvernement s'est rabattue sur des sujets de « société » immédiatement recyclés dans la grande machine moralisante des médias de masse : les « immigrés », les « racistes », l'« intégration », l'« insécurité », etc. Dans ce contexte, la laïcité, historiquement perçue comme une « valeur de gauche », a joué un rôle central dans le dispositif argumentatif « sociétal » : l'école laïque devait servir à « intégrer » les immigrés.

Cette logique a eu tendance à culturaliser la notion d'« intégration ». Être « intégré » ne signifiait plus avoir un emploi, disposer d'un logement, participer à des associations ou des syndicats, etc. L'intégration, comme l'a expliqué le sociologue Abdelmalek Sayad, devenait subitement une injonction adressée aux seuls « immigrés », ou supposés tels, enjoins de se conformer *culturellement* à une « identité française » mythologique (blanche, catholique et gauloise de toute éternité...). La double question de la religion et de la laïcité opérait alors comme un piège identitaire.

Ce discours a été lourdement porté par les médias de masse, en 1989, lors de la première affaire de foulard : l'« affaire des tchadors » du lycée Gabriel-Havez de Creil. Les collégiennes qui portaient un foulard étaient décrites comme les victimes de pères et de frères machistes, violents et irrespectueux de « nos valeurs » et de « nos traditions ». Il fallait donc, selon une logique assez étrange, exclure ces collégiennes de leur établissement... pour punir leurs pères !

Dans ce cadre, la « laïcité » est devenue non pas un instrument d'émancipation mais une arme d'exclusion et de répression contre les classes populaires non-blanches opportunément décrites sous les traits de « musulmans ». À partir de 1989, une très forte pression s'est exercée pour institutionnaliser cette mutation. Ce qui a finalement abouti à la loi de 2004 sur les « signes religieux ostensibles » (c'est-à-dire, en langage décodé, les signes ostensiblement musulmans). Jean Baubérot l'a bien expliqué : cette loi ne « réaffirme » pas la laïcité, comme le prétendent ses partisans (pourquoi, du reste, faudrait-il une loi pour affirmer ce qui existe déjà ?), elle en change la nature. La laïcité française est malheureusement devenue une arme qui vise à neutraliser préventivement, au sens quasi militaire du terme, les « musulmans » de France afin de leur faire comprendre qu'ils n'ont pas voix au chapitre, qu'ils ne sont pas des citoyens comme les autres et qu'il n'ont dès lors pas

le droit de faire évoluer la société dans laquelle ils vivent. La « nouvelle laïcité » est une arme d'exclusion raciste, autoritaire et rétrograde.

Il faut noter au passage que cette évolution n'a été rendue possible que parce qu'un consensus s'est opéré autour du concept de laïcité : la droite et l'extrême droite se sont progressivement ralliées à cette notion dès lors qu'elle a été dépouillée de sa dimension progressiste pour ne plus viser que les seul(e)s « musulman(e)s ». C'est pour cette raison que les députés ont voté à la quasi unanimité la loi de 2004. Et qu'Elisabeth Badinter peut, en toute quiétude, expliquer que Marine Le Pen est la personne qui « défend » le mieux la laïcité...

Si vous deviez poursuivre votre étude pour les huit années qui ont suivi sa publication, quelles nouvelles lignes de force mettriez-vous en évidence, et quels nouveaux avatars de l'islamophobie ?

Trois nouveautés me semblent se dégager depuis le milieu des années 2000. La première est la radicalisation d'une partie des courants islamophobes qui, à l'image du groupuscule Riposte Laïque, passent de l'islamophobie revendiquée à un discours de dénonciation systématique de toutes les traces d'impureté identitaire. D'une certaine façon, cette tendance est la pente naturelle de toute logique islamophobe. De mon point de vue, l'islamophobie n'est qu'un outil de facilitation, et même de régénération, du racisme : c'est grâce à cet encodage d'aspect « religieux » et « laïque » que les discours les plus abruptement racistes, jadis condamnés, sont réintroduits dans le débat public.

La deuxième tendance me semble être l'organisation et la structuration d'un front de lutte contre l'islamophobie : diverses organisations et associations, musulmanes ou non, s'organisent pour dénoncer et déjouer les pièges de l'islamophobie. On le voit par exemple avec le collectif Mamans toutes égales (MTE) ou le Collectif contre l'islamophobie en France (CCIF). Cette tendance s'accompagne d'une réflexion académique de plus en plus poussée sur les ressorts et le fonctionnement de l'islamophobie. Sur ces sujets, il est utile de lire le récent ouvrage des sociologues Abdellali Hajjat et Marwan Mohammed (*Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*), qui organisent depuis deux ans un séminaire sur ces sujets à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

La troisième tendance, qui me paraît assez préoccupante, est le développement d'une islamophobie qui se revendique « anti-islamophobe ». C'est un phénomène que je vois poindre depuis plusieurs années et qui me semble arriver à maturité aujourd'hui. C'est ainsi que j'explique la toute récente évolution de Caroline Fourest : alors que cette polémiste a joué un rôle dévastateur depuis des années sous

prétexte de lutte contre l'« islamisme » et de défense de la « laïcité »¹, la voilà qui affirme aujourd'hui que la « montée du racisme antimusulman » est un danger plus grand que l'« islamisme » ! À première vue, on pourrait se réjouir d'une telle évolution. En réalité, elle me semble ajouter à la perversité de la mécanique islamophobe en réitérant la très classique dénégation raciste : « Je ne suis pas raciste, mais il faut reconnaître que les Arabes sont... etc. etc. »

Les positions de Caroline Fourest, ou autres, ne me semblent être qu'un repositionnement tactique: prenant conscience que leurs discours de haine commencent à avoir des conséquences visibles et, surtout, médiatisées (agressions physiques, attaques de lieux de culte, etc.), les islamophobes « anti-islamophobes » font leur possible pour prendre leurs distances avec les islamophobes les plus radicaux, comme les militants de Riposte Laïque par exemple (dont Caroline Fourest était très proche il y a seulement quelques années). En se prononçant contre le « racisme antimusulman », cette nouvelle variété d'islamophobes peut paradoxalement continuer à propager nombre de clichés antimusulmans, sur le mode : « Je m'oppose fermement au racisme anti-musulman, mais il faut bien reconnaître que les musulmans sont... etc. etc. »

Dans le même ordre d'idée, les médias vous semblent-ils avoir infléchi leur discours sur l'islam ces dernières années? Si non, qu'ont-ils conservé, exacerbé ou abandonné ? Si oui, dans quelle mesure ?

Je suis peut-être un éternel pessimiste, mais je pense, comme je viens d'essayer de l'illustrer, qu'il faut se méfier des évolutions simplement formelles. Il faut à mon avis rester prudent à l'égard des « infléchissements » que vous évoquez : le racisme peut changer de forme et de vocabulaire, il peut trouver de nouveaux codes pour s'exprimer et se rendre socialement acceptable (« communautariste », « islamiste », « laïcs » sont plus élégants que « bougnoules », « négros », « civilisés »...), mais la tendance qu'ont les milieux ou les sociétés dominantes à fabriquer de la différence pour justifier les inégalités est un problème structurel. L'islamophobie est une des manières dont le racisme est encodé à l'âge du néolibéralisme et du « racisme sans race » (je vous invite à ce sujet à lire *The Threat of race. Reflections on Racial Neoliberalism*, de David Theo Goldberg). Quand ce code sera périmé, le système raciste trouvera malheureusement d'autres manières de s'exprimer et de se régénérer.

¹ Comme cela a été dénoncé dans une pétition signée par des dizaines d'intellectuels et d'artistes français et internationaux : <http://leplus.nouvelobs.com/contribution/523294-y-a-bon-awards-nous-votons-caroline-fourest.html>

Lorsque l'on réexamine certains discours pamphlétaires ou caricatures antisémites des années 30, voire de prétendus documentaires de l'époque mettant en scène la « barbarie » des abattages rituels d'animaux pour obtenir de la viande kasher, on s'aperçoit qu'on n'est pas très loin des réductionnismes et des outrances de l'islamophobie actuelle. Est-il à votre avis pertinent et intéressant, ou alors indécent et faux, de comparer les mécanismes de l'islamophobie et de la judéophobie ?

N'étant pas un spécialiste de l'histoire de l'antisémitisme, je ne me sens pas très légitime pour répondre à cette question. Je me contenterai donc d'insister sur cette question d'encodage raciste dont je viens de parler et qui, de l'antisémitisme à l'islamophobie, a toujours pour fonction de rendre socialement acceptables, en les essentialisant, les inégalités sociales. J'ajouterais, pour répondre à votre question, que la démarche du journaliste Claude Askolovitch, dans son récent livre *Nos-Mal aimés. Ces musulmans dont la France ne veut pas*, mérite d'être signalée : il fait le parallèle entre ses souvenirs d'enfant juif qu'on forçait à manger du jambon et l'hystérie actuelle sur la viande halal. Il est en effet manifeste que certains propos et certains actes ne peuvent que nous rappeler des ambiances qu'on croyait révolues.

Pour votre corpus, vous vous êtes concentré sur la télévision, un peu sur la littérature et les arts du spectacle (cinéma et théâtre), presque pas du tout sur Internet. Bien sûr, ce dernier média est moins régulé que la télévision, mais il véhicule à tour de bras, et à une vitesse exponentielle, des clichés, des discours haineux, des «hoax» sordides. Témoins, ces chaînes de mails censées nous mettre en garde contre les périls de l'islamisme, l'invasion larvée (par le commerce de halal), la construction de l'« Eurabia », etc. Pourriez-vous brièvement nous dire s'il y a un distinguo à faire entre le discours islamophobe des médias professionnels et celui du web, et nous décrire les spécificités, si elles existent, de l'islamophobie « en ligne » ?

Je n'ai pas étudié de façon systématique la question d'Internet. Sur la période que j'ai étudiée, 1975-2005, internet était assez peu développé. Je pense en effet que depuis une quinzaine d'années les choses ont changé, et une bonne partie du public s'émancipent des médias officiels grâce aux outils numériques. Pour le meilleur, parfois, lorsque des pôles de résistances se forment et que des contre-discours émergent. Mais pour le pire, trop souvent, avec tous les phénomènes que vous évoquez.

Ceci étant dit, je ne suis pas certain qu'il faille surestimer le poids d'internet et faire comme si nous étions (déjà ?) passés à une époque « post-télévision ». Une bonne partie de ce qui circule sur Internet vient directement des médias traditionnels, qui restent souvent prescripteurs d'opinion. Qu'une « information » circule à la télévision

et sur Internet, même à vitesse accélérée, ne change pas toujours la question de fond : quelle est la valeur de cette « information » ?

Par ailleurs, les « clichés », la propagande sur l'« invasion migratoire » et autres « mises en garde contre le péril islamiste » n'ont pas attendu Internet pour se développer. Je peux vous citer des centaines d'émissions ou de journaux télévisés qui vous prouveront sans problème que les journalistes d'hier n'étaient pas plus « modérés » dans leurs propos que les internautes d'aujourd'hui.

À vous lire, une inquiétude de fond, une angoisse même, ne peut manquer de surgir quant à la valeur de l'information qui nous est dispensée quotidiennement. De même, notre sacro-sainte culture du « débat démocratique » en prend un fameux coup, lorsqu'on comprend que les invités floutés sont des figures réexploitées d'un plateau à l'autre avec des identités différentes, ou encore que les journalistes-animateurs canalisent les questions dans le sens qui arrange la politique de leur direction. La télévision aurait-elle, entre autres vocations, celle de créer des psychoses et des névroses, de maintenir un climat de tension dans nos sociétés afin de mieux les contrôler ? Il ne s'agit pas d'ébaucher une thèse complotiste ici, mais bien de s'interroger sur un mode de fonctionnement notable, d'autant plus déroutant qu'il paraît auto-entretenu, et de mise depuis des décennies...

Vaste question... Disons, pour y répondre, qu'il faut poursuivre le combat de toutes celles et ceux qui, de Balzac à Bourdieu, d'Orwell à Chomsky, se sont attachés à décortiquer les mécanismes de la propagande. En dictature comme en démocratie.

Propos recueillis par Frédéric SAENEN

Septembre 2013